

COMMENT DEVIENT-ON NÉVROSÉ ? ¹

Charles Melman

(7)(...) j'essaie surtout de vous apporter des éléments dont j'imagine qu'ils pourraient vous aider dans votre travail et dans votre réflexion et cela à partir bien sûr du travail que j'essaie de poursuivre moi-même. Je vous ai donné comme titre, un peu comme cela accrocheur, *Comment devient-on névrosé ?*, ce qui après tout est peut-être moins bête qu'il n'y paraît car c'est vrai qu'on se découvre névrosé sans trop savoir comment ça s'est produit, comment ça s'est fait. Et comme nous le savons pour le défaire, ça ne va pas de soi.

Alors pour ne pas donner à cette conférence un aspect d'histoire policière, d'histoire un peu trop animée comme ça par le suspense, je commencerai tout de suite par vous dire justement comment on devient névrosé et j'en développerai avec vous les conséquences telles que l'enseignement de **Lacan** permet de les tirer.

¹Transcription non relue par l'auteur d'une conférence faite le 3 novembre 1989, dans le cadre du Centre de Formation à la Clinique Psychanalytique, UCL, Woluwé.

(8) Comment se débrouille-t-on pour se retrouver névrosé ? Et bien, c'est à partir du moment où chacun d'entre nous s'est engagé pour rendre compte de ce qu'il en est de son existence, s'est engagé pour rendre compte de ce qui fonctionne pour lui comme impossible, s'est engagé dans un mythe individuel. Chaque névrosé s'est organisé autour d'une histoire, par une histoire qu'il estime parfaitement privée, singulière, originale, exclusive voire unique. Et si je vous le présente ainsi, histoire qui est donc chargée, comme je viens de vous le faire remarquer, de rendre compte de ce qui pour chacun d'entre nous est ce réel que nous rencontrons, que nous éprouvons dans la catégorie de l'impossible, de ce qui résiste, de ce qui ne se peut. Et donc le névrosé a cette faculté, cette intelligence de l'expliquer à sa façon à lui.

Ce qui, comme vous le voyez, le sépare aussitôt de ce qui est pourtant le grand mythe collectif, non plus individuel mais collectif, dans lequel nous sommes tous pris et qui est le mythe de l'oedipe. En tant que celui-ci, comme vous le savez, fait relever, attribue au père la responsabilité de ce qui vient fonctionner pour nous comme impossible et du même coup, commande que nous l'aimions.

Le névrosé donc choisit la voie de la singularité, du roman privé pour écrire ce qu'il estime être son histoire à lui et en tant que justement ce mythe qui lui est offert et bien il s'en défend, il n'en veut pas, il ne lui convient pas. Et comme vous le savez le travail, la cure va consister pour une bonne part à permettre à l'analysant de reconnaître combien le caractère baroque qu'il donne à son histoire privée n'est en fait qu'une défense contre cette autre tout à fait classique celle-là, c'est-à-dire rigoureusement ordonnée, sans fioriture, sans courbe amolissante, donc cette autre histoire qui est celle de l'oedipe.

Les conséquences - et c'est là je crois que nous entrons dans quelque chose qui est plus intéressant pour nous - les conséquences de ce mythe individuel sont décisives : je veux dire que cette historisation privée est tout à fait décisive pour l'avenir de ce sujet, pour son destin car c'est lui, c'est ce mythe qui va l'écrire. Mais en outre il présente par rapport au mythe oedipien quelques particularités, quelques différences essentielles qui méritent tout de suite d'être pointées car je crois que vous y reconnaîtrez assez aisément ce qui va faire la symptomatologie qu'on pourrait dire fixe du névrosé quelle que soit la spécificité de sa névrose, puisqu'il rend compte, donc, de sa rencontre avec le réel, avec l'impossible par une histoire privée. Celle-ci va avoir pour conséquence tout d'abord de se défendre ou de nier la signifiante phallique pour organiser cette destinée à partir très régulièrement d'un dol qui aurait donc été réservé à ce sujet et qu'il entretient dans une demande qui ne peut être satisfaite. Cette mise à distance de la signifiante phallique - qui est liée évidemment à l'oedipe - a pour conséquence que cette histoire particulière ne donne plus d'accès à d'autre jouissance qu'à la plainte elle-même. Et c'est évidemment un point que le névrosé ne peut en général que méconnaître et qui est que sa jouissance est dans l'entretien de sa plainte et c'est bien pourquoi toutes les satisfactions réelles qui pourraient survenir ne peuvent à cet égard qu'être écartées.

Allons très très vite. Il est bien évident aussi que cette réticence, que cette mise à distance de la signifiante phallique le met du même coup bien sûr dans un certain embarras quant à l'exercice sexuel, du même coup, inévitablement frappé d'une éventuelle difficulté, mais aussi le met à l'écart d'un commerce aisé avec ses semblables puisque ce mythe individuel ne l'engage pas dans la catégorie de l'échange - à entendre au sens large - qu'il se méfie de l'échange, qu'il le craint, qu'il a peur de s'y retrouver toujours perdant et donc ne lui rend pas davantage plus facile, bien entendu, du même coup sa relation au travail.

Vous reconnaissez dans ce que je suis en train de dire ce qui a pu sembler à **Freud** les deux points qui spécifiaient les difficultés du névrosé - celles qui le marquent aussi bien dans la réalisation sexuelle que dans le commerce avec ses semblables, c'est-à-dire le travail - faisant de la psychanalyse le moyen qui devait lui permettre de retrouver ses facultés.

Mais il y a d'autres traits que cette mise en place vous permet tout de suite également d'apprécier, et qui est que ce mythe individuel, cette histoire singulière, cette façon de rendre compte de l'impossible par ce qui inévitablement chez le névrosé devient de l'ordre de l'accidentel. Eh bien dans ce mythe individuel la dimension de l'Autre se trouve écartée puisque les personnes, les personnages que dans sa vie le névrosé est susceptible d'investir ne sont que celles qui ont place dans son scénario. Et que ce qui est de la catégorie de l'Autre ne peut que le laisser indifférent sauf par identification à lui car lui-même se sent comme étant fondamentalement un étranger, comme étant un étranger fondamentalement autre. Ceci comme vous le savez le conduit donc à agir un scénario qui est évidemment marqué par la répétition en ce sens que tous les personnages à venir ne pourront que venir s'inscrire dans les rôles distribués par ce scénario - il n'y en a pas d'autres - et que l'issue de la relation avec ces personnages ne pourra être que malheureuse puisque c'est un scénario qui est fondamentalement marqué par une fin décevante, celle-là même qui a originé son histoire. Cela ne peut chaque fois que venir inscrire une nouvelle déception. Et c'est bien entendu la surprise, je dirais qui fait partie de notre vie quotidienne, de constater combien la réalité a peu de prises dans ce cas sur ce scénario puisque quoique vous fassiez, quoique vous puissiez dire ou quoique vous puissiez être, vous serez immanquablement pris dans le texte, ce texte préinscrit et que donc tout ce que vous direz sera forcément entendu en fonction de ce texte, et vous aurez ce sentiment à la fois étrange et désagréable, de ne pas compter comme être réel, mais de n'être jamais qu'une image, qu'un personnage dans ce

théâtre privé, sans parvenir jamais, quoique vous fassiez, à vous en démarquer et à faire entendre qu'il s'agit là d'un scénario mythique.

Ce que je vous rappelle ainsi à grands traits - c'est-à-dire cette opposition que je vous présente entre ce mythe individuel et les conséquences de ce mythe individuel en l'opposant à ce mythe collectif de l'oedipe - illustre à la fois le côté immanquablement, la tonalité paranoïaque qui est propre à la position névrotique. Pourquoi tonalité paranoïaque ? Puisque justement toute intrusion de la dimension phallique sera vécue comme étant du registre du traumatisme, je veux dire que toute tentative de mettre en cause ce scénario sera vécue comme une atteinte à l'existence même du sujet puisque c'est de ce scénario-là que le sujet se maintient à l'existence. Ce qui veut dire que la mise en cause de ce scénario sera inévitablement vécue comme une mise en cause de son existence même, c'est comme si on voulait le supprimer, comme si on voulait le rayer. Et puis aussi, on peut le faire remarquer tout de suite - dans la mesure où ce scénario privé affirme la singularité du névrosé par rapport au monde qui l'entoure, je veux dire que dans la mesure où il se tient dans une position autre - le caractère inévitablement féminisant du fait même de se tenir dans cette place autre, de toute névrose, quelle qu'elle soit.

Alors il me semble que l'évocation de ce mythe individuel propre au névrosé est d'une grande économie puisqu'il nous permet de brosser une clinique qui est assez parlante aux oreilles et qui illustre également ce fait que la névrose, quoiqu'on en pense, n'a pas du tout cette espèce de bénignité qu'on lui voudrait par rapport à la psychose, et que, comme vous le savez parfaitement, une névrose est capable de venir gâcher une existence dans certains cas plus aisément ou aussi bien qu'une psychose, je veux dire que ce n'est aucunement des problèmes de gravité des symptômes qui doivent là nous émouvoir. Et donc ce scénario privé a des effets dont nous mesurons, dont vous mesurez

aisément toute la portée et la façon dont elle met à l'écart de ce que l'on appelle d'un grand mot la vie.

Pourquoi le choix de ce mythe individuel, de ce mythe privé ? Et c'est là que nous allons faire un pas de plus. Est-ce que nous aurions chaque fois à mettre en avant ce qui serait la faiblesse du sujet, son refus de reconnaître ce qu'il en est de la réalité, c'est-à-dire de ce que l'oedipe lui propose, c'est-à-dire est-ce que nous allons chaque fois accuser le sujet de faiblesse ou bien est-ce que nous n'allons pas nous demander si la généralité de la névrose, sa très grande généralité puisque je crois que ce tableau que je brosse devant vous est un tableau si répandu, si général, si commun que on a beaucoup plus le sentiment que c'est lui qui fonde notre norme qu'autre chose. Et donc nous avons à franchir ce pas de plus, est-ce que notre norme, puisque notre norme est effectivement aux uns et aux autres, d'une certaine façon de nous tenir à l'écart de l'existence ou en tout cas d'estimer, enfin il est rare que nous y soyons pleinement ; il est beaucoup plus aisé de n'y paraître jamais qu'au titre du devoir tout en reportant dans son intimité, dans son privé ce qu'il en serait de cette existence enfin authentique qui peut-être un jour viendrait etc., etc..

Donc, question : faut-il seulement incriminer ce qui serait notre faiblesse ordinaire ? Ou bien y aurait-il un fait de structure qui ferait que la névrose serait notre compagne, en quelque sorte notre promise dès la naissance, elle serait destinée effectivement à nous accompagner pour des raisons de structure. Comment expliquer cela ?

Et bien peut-être pouvant nous expliquer la généralité de la névrose par ce fait que dans la mesure où le fantasme, le fantasme en tant que c'est l'oedipe qui le mettrait en place, et bien le fantasme organise notre existence, organise notre subjectivité dans une position comme vous le savez d'extériorité, de singularité, lui donne le sentiment d'une unicité, d'une

exclusivité tout à fait parfaite et qu'à partir de ce moment - je veux dire à partir du moment où au titre du sujet nous vivons comme unique - et bien du même coup ce dispositif mis en place par l'oedipe, ce dispositif fait le lit - par ce caractère que je souligne, ce caractère d'unicité, d'exclusivité, de singularité parfaite - fait le lit d'une histoire, d'un mythe qui serait lui-même parfaitement singulier et qui viendrait rendre compte de cette singularité, de cette solitude essentielle propre au sujet. Cette solitude à laquelle le sujet tient. Cette solitude qu'il investit comme étant le lieu de recel de son identité.

Pour alléger peut-être un petit peu ce que je vous raconte d'une anecdote, **Lacan**, dans la série des scandales lacaniens, eh bien il lui arrivait de faire ceci, c'est de laisser la porte de son bureau ouverte . Et il arrivait à des patients qui attendaient, qui étaient dans la petite bibliothèque attenante à son bureau, qui étaient amenés à passer, d'entendre au moins des sons de voix, la voix de l'analysant qui était là dans le bureau. Chacun perçoit bien le caractère désagréable que cela pouvait avoir aussi bien pour l'analysant qui pouvait être amené à protester du fait que son intimité se trouvait ainsi violée, que de la part de celui qui passait là et qui pouvait être exposé au risque d'entendre des choses qu'il pouvait ne pas avoir envie d'entendre, etc.. De la part de quelqu'un comme **Lacan**, qui laissait rarement les choses au hasard, c'était assurément l'une des façons pour lui de vivre, et peut-être de proposer à la réflexion de qui voulait, ce fait que ce sujet qui dans son intimité s'éprouve aussi singulier, et bien n'est qu'un singulier parmi d'autres, c'est-à-dire est strictement identique à un autre, à un autre sujet singulier. Et même s'ils ne peuvent pas se rencontrer, s'ils ne tolèrent pas de se rencontrer, puisque rencontrer un autre sujet c'est du même coup mettre en cause sa propre ex-sistence. C'est bien pourquoi toujours dans les traits du névrosé on dénonce si facilement le fait qu'il refuse de reconnaître l'ex-sistence de son semblable, qu'il le

chosifiée, qu'il le réduit à l'état d'objet. D'abord, il ne peut pas faire autrement puisqu'il se vit dans cette exclusivité de l'existence et que donc amené à reconnaître l'existence d'un autre, c'est du même coup annuler la sienne. Et ceci pour vous faire entendre de quelle façon la névrose, et c'est là que j'en reviens à mon point de départ, de quelle façon la névrose fait son lit d'une certaine façon, non pas forcément comme défense contre l'oedipe, mais d'une certaine manière est une conséquence de l'oedipe lui-même, je veux dire que l'oedipe fait le lit de la névrose. Il est évident que l'oedipe en tant que mythe collectif fait remède aux inconvénients de ce mythe individuel puisque l'oedipe d'abord met en place, fait reconnaître cette valeur étalon qui s'appelle le phallus et qui à partir de ce moment-là, est la valeur : le phallus c'est le dollar, c'est-à-dire où que vous alliez vous êtes sûr d'avoir la monnaie qu'il faut, d'avoir la devise forte, aussi bien dans ce qu'il en est de l'image à donner de soi c'est-à-dire du narcissisme, que de ce qu'il y a à faire valoir. D'autre part, l'oedipe met en place la dimension de l'Autre et donc soulage de cette mêmeté qui est le propre de la névrose qui ne peut jamais considérer que ce qui déjà fait partie de son champ et qui ne peut qu'être sourd et aveugle à tout ce qui n'entre pas dans les limites de son script. D'autre part, dans la mesure où le phallus est aussi ce qui assure la distinction des sexes et fait de l'accomplissement sexuel, enfin constitue un appel à l'accomplissement, une invitation à l'accomplissement sexuel, il est clair que l'oedipe est du même coup ce qui favorise, l'activité aussi bien de l'homme que de la femme. Et il est donc légitime de considérer que ce mythe collectif - c'est-à-dire l'oedipe - permet de lever les embarras du mythe individuel et donc de rencontrer ses semblables. Et donc du même coup d'être dans l'existence. Mais, dans la mesure où l'oedipe fait porter tout l'accent de la vérité de l'identité sur la position ex-sistante, ex-centrée, dans le réel du sujet, vous voyez aussi comme l'oedipe fait du même coup le lit de la névrose.

Ceci me permet, si vous êtes d'accord avec ce que je vous propose, nous permet d'avancer d'encore un pas. En somme ce que je suis en train de vous dire c'est que le névrosé, qui donc est passé par l'oedipe, réorganise ce mythe collectif, le récuse au profit d'un mythe individuel et s'engage donc à cause de cet effet, s'engage donc du même coup dans cette morbidité psychique que je viens de vous décrire.

Mais il y a autre chose et qui est peut-être plus intéressant. C'est que l'oedipe en tant que mythe collectif est lui-même organisateur d'une névrose que l'on peut appeler collective cette fois-ci. Qu'est-ce que ça veut dire une névrose collective ? Ça veut dire simplement que vous êtes pris dans un système social, dans une culture qui implique, quoi ? Est-ce que cela implique que la satisfaction de votre fantasme vous est interdite ? Est-ce que ça veut dire ça ? Est-ce que ça veut dire ça le malaise dans la civilisation ? Est-ce que ça veut dire que vous êtes obligé de refouler ce qu'il en est de votre fantasme ? Du fait du poids exercé par la collectivité, par la vie sociale, par la morale sociale sur votre existence. D'une certaine façon, oui c'est vrai. C'est vrai que si vous tenez à rester dans le commerce social, vous êtes tenu, ou bien il existe une certaine police des mœurs qu'exerce tout groupe quel qu'il soit. Et si vous voulez faire partie de ce groupe, il s'agit de respecter les règles qui sont celles de ce groupe. Mais ce serait trop facile si on ramenait à cette pure incidence, à ce simple effet de censure sociale les conséquences de ce mythe collectif car l'évolution des mœurs a fait que l'on a pu voir comment était de mieux en mieux tolérées - peut-être pas pour toujours, comme j'ai l'habitude de le faire remarquer les choses évoluent vite en ce domaine - des attitudes permissives à l'égard des pulsions sexuelles ; et donc a amené la société à être à cet égard beaucoup moins interditive, beaucoup moins névrosante qu'elle a pu l'être autrefois.

Alors est-ce que nous aurions donc simplement à faire entendre

les incidences névrosantes du mythe oedipien, comme je le disais à l'instant, comme ayant ce pouvoir de police, ce pouvoir de régulation et obligeant, contraignant le sujet à vivre selon des normes qui ne sont pas forcément celles de ses désirs, de son fantasme ? Est-ce qu'il suffirait donc de maintenir une société permissive pour que la névrose ne soit plus que souvenir ancien ? Ça été, et il est très touchant de voir que ça a été une idée de **Freud** ; il y a des écrits de lui des années 1907 et où il évoque ce fait qu'il conviendrait que les jeunes gens puissent avoir, que les jeunes gens ne subissent pas cette répression de leurs désirs qu'on leur impose, qu'ils puissent avoir une vie sexuelle épanouie et donc du même coup échappe à la névrose, échappe au refoulement, à la masturbation, à la maladie mentale, aux scrupules, à l'obsession, à l'hystérie, etc.. Et que la psychanalyse avait donc à ce titre un rôle à jouer dans l'évolution des moeurs.

Et cependant, et c'est là je trouve que cela devient plus intéressant pour nous, l'expérience a clairement montré que cette permissivité, cette levée de la censure ne mettait aucunement pour autant à l'abri de la névrose. Et que donc la satisfaction du fantasme n'était pas pour autant guérisseuse du symptôme. Et c'est là que nous entrons dans ce qui semble être un apport très original de **Lacan** qui mérite assurément que vous y réfléchissiez et que ceux que cela amuse y travaillent, c'est sa réflexion sur ce qu'est le symptôme. Le symptôme donc non pas comme lié à cet accident de l'histoire des sociétés qui imposent au sujet telle censure à ses désirs, mais le symptôme en tant que l'appel fait par le sujet au réel n'obtient pour toute réponse, si par exemple c'est un homme, n'obtient pour toute réponse non pas une femme peut, mais n'obtient jamais qu'un autre signifiant. Si en tant qu'il vient solliciter, qu'il vient frapper le réel, qu'il vient l'interroger, qu'il vient le questionner, qu'il vient le battre et en tant qu'il ne peut légitimement attendre pour réponse l'objet susceptible de satisfaire le désir, n'obtient pour toute réponse que S2, c'est-

à-dire au lieu de l'Autre, un signifiant.

Et c'est entre les deux signifiants que se creuse la perte de ce que cet appel a obtenu ; le renouvellement de cet appel ne venant qu'approfondir ladite perte, la rendre plus sensible. Et ce dispositif, et c'est là que **Lacan** durant les dernières années a essayé d'avancer, ce dispositif est-il lié à la fatalité de notre rapport au signifiant ou bien est-il un effet du mode culturel dont nous avons organisé notre rapport au signifiant ? Je veux dire que cette défection, que l'existence donc dans notre vie du symptôme, tel que **Lacan** l'épingle, c'est-à-dire le fait que le désir loin de rencontrer le réel ne rencontre que le signifiant qui vient le décevoir, ceci - ce dispositif donc - est-il un effet nécessaire de notre rapport au langage ou bien est-il un effet de notre organisation culturelle ? Et en particulier - et c'est là, comme vous le voyez, les choses se bouclent - et en particulier du fait que notre organisation morale, culturelle est justement, comme je l'évoquais tout à l'heure, mise en place par ce mythe collectif que constitue l'oedipe.

Je ne reviens pas encore une fois sur ce bateau qui est que les premiers analystes se sont gravement interrogés pour savoir si l'oedipe était universel ; question qui a son côté amusant puisque ça revient à demander si nous relevons tous en quelque sorte d'un même père, c'est la même question, ça veut dire est-ce qu'il y a dans l'inconscient de tous les êtres parlant, un père et donc à partir de ce moment-là aurions-nous légitimement à penser que c'est le même pour tous. Je ne vais pas entrer, faire l'excursion ethnographique habituelle pour démentir l'universalité de l'oedipe, ce n'est pas la peine, ce n'est pas nécessaire. Il est en tout cas certain que des peuples ont vécu et sans doute bien vécu sans référence oedipienne, c'est-à-dire sans retrouver dans l'inconscient de chacun ce que le mythe collectif donnait à entendre. Puisque, c'est bien comme cela que chacun de nous retrouve dans son inconscient le mythe oedipien :

c'est tout simplement parce qu'il fait partie de notre culture à nous et que l'on a pas besoin de nous enseigner **Sophocle** à l'école pour que dans nos rêves et dans notre existence le mythe soit présent. Nous l'attrapons sans le vouloir, nous l'attrapons tout seul, les uns et les autres et comme vous le savez il n'y a pas besoin forcément d'un père réel au foyer pour que le mythe puisse fonctionner, et ainsi de suite.

Donc, une fois encore, le symptôme, c'est-à-dire cette déception inhérente à tout essai de satisfaction du désir, à tout essai de réalisation du fantasme, et bien ce dispositif est-il inéluctable, est-ce que nous sommes voués à cela, ou bien est-ce un phénomène contingent ? **Lacan** articulait autour de cette question cette autre qui lui est intimement nouée et qui est la suivante : comment peut-on guérir quelqu'un par la parole ? Puisque c'est le seul moyen que se donne aussi bien l'analysant que l'analyste. Si guérison il doit y avoir, comment peut-elle opérer ?

Freud comme vous le savez avait une certaine difficulté à dépasser - je crois que le terme vaut - dépasser ceci : c'est qu'à partir du moment où le névrosé avait renoncé à son mythe individuel, à sa petite histoire privée, à son drame exclusif et qu'il était entré dans l'oedipe, reconnaître ce qu'il devait à sa haine pour le père - puisque c'est ça l'oedipe, cette haine que justement notre culture nous invite à refouler - et bien à partir du moment où le sujet avait accepté de la reconnaître et donc du même coup de reconnaître la place du père, et bien du même coup il entrait de plein pied dans l'existence c'est-à-dire que l'accès à la vie sexuelle et au travail se trouvait pour lui simplifié et qu'on pouvait le tenir pour guéri. Je vous incite à relire l'observation de *L'Homme aux rats* et vous verrez encore une fois comment **Freud** intervient par ce qu'il serait légitime d'appeler un forçage permanent dans ses interprétations, dans les interprétations qu'il donne à **L'Homme aux rats**, à **Ernst Lehms**, je veux dire le forçage oedipien permanent. Et il obtient

effectivement un certain nombre de résultats. Il reste comme vous le savez que **Freud** écrira ce *Malaise dans la civilisation* pour convenir de ceci : c'est que oedipien ou pas, ça cloche, ça ne va pas. Et qu'il faut bien quand même nous demander pourquoi les existences des parlêtres sont, puisque j'évoquais tout à l'heure le tableau du névrosé pour montrer que c'était le sort le plus commun, le plus général, nous demander pourquoi après tout ça se passe si mal. Je veux dire pourquoi l'existence est-elle effectivement ordinairement si mal fichue.

Alors la question que pose **Lacan** - comment guérir quelqu'un par la parole ? - elle tient à ceci, elle tourne autour de ceci que je résume mais sans pour autant l'amoindrir : c'est que le propre d'un mythe pour le sujet, qu'il soit individuel ou qu'il soit collectif, le propre d'un mythe est de faire sens, de donner un sens à ce qui s'est passé pour quelqu'un et du même coup ce qui donne sens à son avenir ou à ses obligations ; c'est-à-dire c'est aussi bien ce qui fournit ce qui serait la cause, ce qui est de l'ordre de la cause, le mythe rend compte de ce qui serait de l'ordre de la cause. Et **Lacan** incite ici les psychanalystes à se dégager de tout ce qui fonctionne pour eux comme sens autant que si celui-ci permet de dire c'est ça, voilà j'ai trouvé c'est ça, vous voulez que je vous montre ce que c'est, c'est ça ; et bien le sujet, dès lors qu'il est arrêté par le sens qu'il soit donc inscrit dans un mythe individuel ou collectif, est sûr de se tromper, est sûr d'être dans l'erreur, est sûr de n'avoir affaire qu'à un alibi. Pourquoi ? Parce que dans la structure, il y a pas de sens, c'est là la vérité de la structure. Tout refoulement s'organise à partir de ce qui est le sens, un sens. Par exemple, ce que j'évoquais tout à l'heure et qui tourmente tant l'obsessionnel, les sentiments hostiles à l'égard du père doivent être refoulés. Pourquoi ils doivent être refoulés ? Ils doivent être refoulés, c'est là l'un des sens qui nous vient de l'Autre, dans la mesure où le mythe oedipien y est inscrit ; le mythe oedipien commande l'amour pour le père et commande du même coup le refoulement de la haine pour lui. Comme

nous le savons l'inconvénient du système dont nous dépendons c'est que ce qui est refoulé va resurgir et que nous ne pouvons nous en débarrasser comme nous le voudrions, comme nous l'aimerions. Nous aimerions être tout amour, mais pas seulement pour le père, nous aimerions être tout amour pour notre semblable, pour ceux qui nous sont chers, pour notre conjoint ou notre conjointe, etc.. Mais comme nous le savons, ça fonctionne de telle sorte que inmanquablement cela fera retour au titre du refoulé avec des effets comme vous le savez infiniment plus complexes et plus agressifs et plus dévastateurs que si c'était de l'ordre du conscient.

Le sens est donc ce qui fonctionne inmanquablement au titre de la défense et de l'alibi. Et c'est pourquoi **Lacan** invite toujours les psychanalystes lorsqu'ils essaient d'intervenir par la parole, de ne pas ajouter du sens mais au contraire d'agir dans ce qui serait sa mise en suspens. Et comment mieux mettre le sens en suspens qu'en agissant au niveau de l'équivoque, puisque c'est de l'équivoque même dont l'inconscient se sert pour se faire entendre, pour se donner à entendre. Et l'équivoque, c'est du même coup ce qui allège le poids du signifiant venu de l'Autre en S2, c'est-à-dire le symptôme de ce signifiant porteur de déceptions. Car ce signifiant S2 imposera d'autant plus son sens que justement il vient répondre à une absence, comme joue **Lacan** justement dans l'équivoque, à une absence, à un défaut de sens. Et que c'est donc en restituant cette absence que pourrait se faire, que pourrait s'ébaucher cette, cette quoi ? Et bien cette déprise possible de l'attachement des sujets que nous sommes aux symptômes. Puisque si l'Autre ne répond pas, c'est l'angoisse, s'il n'y a aucune réponse de l'Autre ; c'est ce qui peut se produire dans une cure par exemple, un moment où le vide perçu dans l'Autre devient difficile à supporter. L'Autre peut répondre aussi sur un mode où la réponse prêtée à l'Autre peut venir sur un mode imaginaire qui est cause d'inhibitions. C'est-à-dire le fait qu'il faut pas aller voir au delà, il faut s'en tenir à cette réponse, pas

bouger de là. Et puis il y a la réponse symptomatique, celle qui fait symptôme et où donc une action est peut-être possible vis-à-vis d'elle en faisant valoir, grâce à l'équivoque, en faisant valoir quoi ? Et bien en faisant valoir, en même temps grâce à l'équivoque ces trois dimensions qui sont celles du réel, du symbolique et celle de l'imaginaire qui pendant le moment de l'équivoque se mettent ainsi à vaciller, se mettent ainsi à osciller en venant suspendre le moment de fixation qu'opère l'imaginaire dans le sens, qui dit c'est ça, voilà j'ai trouvé, c'est ça. Et qui donc, et qui donc, quoi ? Et bien permettrait peut-être une rencontre des partenaires qui serait moins liée, moins préinscrite, moins vouée justement à être immanquablement manquée, ratée, c'est-à-dire organisée par le symptôme.

Et c'est pour cela que vous avez chez **Lacan** ces écritures qui dans les dernières années de sa vie étaient très surprenantes ; il avait deux façons de s'exprimer : il en avait une qui consistait à jouer constamment de l'équivoque et qui je dois dire laissait l'auditoire comme ça un peu, les gens étaient là comme ça, dodelinaient en ne sachant plus très bien ce qu'il fallait fixer dans leur horizon conceptuel puisque c'était constamment en train de bouger. Prenez par exemple cette conférence qu'il a prononcé - je crois bien que c'est à la Sorbonne - qu'il a prononcé à propos de **Joyce**, prenez cette conférence, lisez les premières pages, c'est d'un culot absolument fantastique. Et en même temps c'est un culot d'autant plus autorisé que l'auteur dont il venait là parler est quelqu'un qui a fait de ce langage, de ce jeu de l'équivoque, une oeuvre littéraire. Mais faites l'épreuve vous de le lire, vous verrez que cela vous met dans une singulière disposition, subjectivement, ça fait quelque chose. Et puis il y avait chez lui cette autre façon de s'exprimer qui était purement - lorsqu'il faisait ses dessins au tableau etc. - qui était purement, on pourrait dire, signalisatrice ou indexatrice, c'est-à-dire qu'il était en train de dessiner des figures et puis de dire ceci c'est ça, puis à tel endroit ça se croise ou bien ça ne se croise pas et

si ça ne se croise pas il se produit ceci ; c'est-à-dire que c'était à ce moment-là un langage qui était dépourvu de toute portée métaphorique ou métonymique mais qui était un langage qu'on pourrait dire, je ne sais pas le langage d'un physicien, c'est-à-dire ayant une valeur purement de dénotation. Alors comme vous le voyez on en revient à des choses très élémentaires et qui sont sensibles dans l'évolution même du style de **Lacan** qui pendant longtemps a été un style qui voulait donner à entendre, c'est-à-dire un style où la métaphore jouait un rôle majeur. Et puis la manière dont il a évolué pour s'organiser autour de ce jeu permanent de l'équivoque alternant avec un langage purement dénotatif.

Comme vous le voyez, la contrainte néanmoins d'un exposé comme celui que je vous fais là est de passer lui par un usage du langage qui est essentiellement dénotatif. C'est évidemment la faiblesse, le risque d'un travail comme celui que je vous présente. Mais je ne saurais me permettre, je ne peux en ce qui me concerne et pour vous, faire autrement, peut-être n'ai-je pas le talent ou les capacités pour l'organiser différemment, c'est-à-dire que je ne peux vous faire autrement que de vous retracer les étapes d'un cheminement qui est lisible dans l'analyse telle que **Lacan** l'a conduite, l'a menée et qui est aujourd'hui - j'ai déjà dû avoir l'occasion de vous le dire - doit être aujourd'hui notre question. Ça doit être la question parce qu'il est bien évident qu'à défaut, l'analyse, comme vous le savez, donne le sentiment désagréable de tourner en rond, c'est-à-dire de remâcher chaque fois les mêmes impasses, les mêmes problèmes et puis surtout - il faut bien le dire - il y a ceci c'est que l'analyse ne semble pas avoir produit à ce jour dans notre culture, en dehors de cet effet permissif que j'évoquais tout à l'heure, avoir produit des effets qui permettraient de remettre en cause notre attachement au symptôme.

Et je terminerais par cette remarque. Lorsque **Lacan** a mis en place la procédure de la passe, celle-ci a soulevé dans le

groupe des analystes de ses élèves un certain nombre de difficultés et je me souviens très bien de l'un d'eux auquel en tant que jeune type introduit dans le milieu, enfin c'était évidemment pour moi un aîné enfin quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance et pour qui je pouvais avoir de l'estime, etc.. Et je me souviens de ce garçon disant : oui en somme ce que vous nous proposez c'est que nous soyons les bergers du désêtre. Fine plaisanterie qui opposerait donc l'analyste à ceux dont la vocation seraient d'être les bergers de l'être. Il ne s'agit aucunement de cela ; c'était de la part de ce garçon, de cette personne une erreur, car l'analyste n'est le berger de quiconque ni de quoi que ce soit. Je veux dire que justement il n'a pas la crosse du berger, ce n'est pas un berger. Il n'a la garde d'aucun troupeau. Et c'est même d'une certaine façon ce qui fait aussi l'originalité de sa parole, ce qui fait que moi je me demande chaque fois en venant par exemple qu'est-ce qui, en réalité, au fond est susceptible de soit vous intéresser dans ce que je peux vous raconter, soit aussi ce qui éventuellement pourrait avoir un effet vous concernant, puisqu'il s'agit toujours d'effet obtenu par la parole et dans la mesure où cette parole évite ou refuse tout ce qui serait de l'ordre de l'endoctrinement, qui est la grande façon dont la parole a toujours été utilisée. Donc j'essaie aussi de faire que cette parole ne soit pas non plus, serve d'effet de séduction, ce qui est aussi une des autres grandes manières dont la parole est habituellement exercée et ce qui fait que j'essaie de me ranger dans cette vieille tradition qui est celle de faire appel à la rationalité et à la rationalité non pas dogmatique, mais à cette rationalité très originale qui est celle de la psychanalyse, que la psychanalyse met en place, très originale, c'est une forme de rationalité tout à fait surprenante. C'est celle-là que j'essaie de faire valoir auprès de vous. Mais je dis bien ce qui est en jeu intéresse quiconque puisque comme vous le voyez il y a là une façon de situer le symptôme non plus comme étant du registre de la mauvaise rencontre, non plus comme étant exposé à, comme étant susceptible de bénéficier de ce qui serait cette fois-là

l'heureuse rencontre, celle du guérisseur, du thérapeute ; mais de pointer ce qui fait symptôme, c'est-à-dire ce qui fait le malaise du parlêtre, de le pointer comme un effet de structure et donc je dis bien de commencer à partir de là la réflexion sur ce qui serait peut-être un moyen pour le parlêtre d'en sortir ; **Marx** disait que nous étions toujours dans la préhistoire et qu'il saluait ce qui serait un jour l'avènement de l'histoire enfin. Comme nous le savons il s'est joyeusement trompé et **Lacan** n'a partagé aucunement son optimisme en pensant que la préhistoire, dans laquelle nous sommes en fait, verrait forcément quelque issue glorieuse et que nous entrerions de plein pied dans notre existence, que nous cesserions de la vivre comme ce rêve qui est notre lot ordinaire en attendant que cela se termine. C'est un endroit que très succinctement j'ai essayé de repérer pour vous. C'est là que ça se joue, c'est là que ça se situe et c'est là que tous les derniers Séminaires de **Lacan** méritent malgré leur difficulté, malgré leur étrangeté - quand je dis les derniers Séminaires, ça commence à *R.S.I., Le Sinthome*, etc., toute la suite, tout ce qui vient à partir de là - et bien cela mérite de notre part la plus grande attention et je dirais le maintien d'une sympathie contre laquelle il allait délibérément ; il en avait assez d'une certaine façon de ce transfert qu'il provoquait, et dont il n'arrivait pas lui-même à se désengluier et il y a dans ces derniers Séminaires un aspect franchement antipathique qui mérite que nous le dépassions, que nous ne nous laissions pas, je dirais, rebuter après avoir été fascinés éventuellement par certains textes, que nous ne nous laissions pas rebuter et que nous consentions donc à reprendre ce qui était là son apport à lui, bien à lui. C'est sûrement-là qu'il était lacanien et non plus seulement freudien.

Je dois encore vous dire quelque chose. Je suis allé à la fin du mois de septembre, je me suis rendu à Zurich où j'ai rencontré à ma grande surprise un auditoire de psychanalystes de langue germanique, venus non seulement de Suisse, mais de toute l'Allemagne - aussi bien de Berlin que d'Hambourg que de Dresde,

etc. - il y avait là peut-être cent cinquante ou deux cent analystes allemands. Et à ma grande surprise le fait de voir que tous seuls dans leur coin, je dis bien tous seuls, ils étudient **Lacan**. Et le thème de leur rencontre organisée par une revue suisse de psychanalyse, une revue de langue allemande, le thème de leur rencontre portait sur l'oedipe justement. Et j'ai cru devoir tenir des propos là-dessus et ce que je vous en rapporte aujourd'hui est d'une certaine façon une reprise, une mouture de ce que j'ai pu leur raconter. Mais c'était, ce que je leur ai raconté, d'abord c'était assez dur, puis je me suis dit que j'allais avoir des ennuis, que j'allais avoir des difficultés, qu'on allait me faire un mauvais sort. Et bien j'ai eu la très grande surprise de constater d'abord que ça passait très très bien, je veux dire que moi qui croyais que les vitres allaient se mettre à..., mais pas du tout, pas du tout. Ça passait, ça passait tout à fait. Et ensuite leurs questions ont été d'une pertinence et d'une vivacité qui... Alors vous comprenez que ça a pu me surprendre. C'était vraiment un pugilat mais très très bien. La surprise de constater que le point où ils en étaient eux-mêmes dans leur travail, etc., enfin que ce que je leur racontais c'était comme si nous avions travaillé ensemble pendant des années. Ce qui n'allait pas de soi et ce qui n'était pas le cas.

J'ai eu d'ailleurs à cette occasion la possibilité d'éprouver autre chose et qui était pourquoi une langue étrangère, pourquoi j'y comprends rien bien que je l'entende. Je veux dire, enfin l'allemand, je suis capable de comprendre à peu près et cependant je suis sourd. Il fallait que cela me soit dit en français. Et pourquoi cela ? Et bien pour cette raison que vous percevez parfaitement, c'est-à-dire qu'à partir du moment où l'accès que vous avez à l'égard d'une langue vous la réduit sans cesse à son sens, et bien moi je sais qu'à ce moment-là je n'y entends plus rien. Pour y entendre quelque chose j'ai besoin de bénéficier de cette articulation que donne une langue maternelle, je veux dire de cette souplesse que donne une langue

maternelle et qui fait que le sens n'est là que l'une des parts réduites de ce qui se donne à entendre et qu'il y a tant d'autres choses qui se donnent à entendre dans ce qui est dit. Et c'est pourquoi dans ces cas-là, ça provoque, en tout cas en ce qui me concerne par exemple, une véritable souffrance que de ne pas arriver à entendre comme il faudrait, bien que je comprenne. Mais de ne pas disposer de toute cette subtilité, de cette richesse, des articulations, je veux dire du fait de ce que vaut telle articulation syntaxique en tant qu'elle est venue à la place de telle autre, de ce qu'a été choisi tel signifiant et pas tel autre, de ce que tels signifiants viennent s'insérer dans une chaîne..., je veux dire de ce que provoque la familiarité d'une langue et qui dans ces cas-là me rend assez, me fait souffrir, l'envie de... Bref en tout cas ce n'était pas..., bien que cela pose ici certains problèmes bien sûr ce que je vous raconte, évidemment. Mais enfin d'une autre manière. Des remarques, des questions ?